

# Sexe, amour et VIH

## REGARD

Aujourd'hui, trois ans après l'arrivée des trithérapies qui ont permis de dépasser la notion de survie, les personnes séropositives revendiquent sans honte le droit à la sexualité. Cependant, il n'est pas facile de s'épanouir lorsqu'on est confronté à des difficultés psychologiques (les siennes ou celles du partenaire), aux contraintes liées à la prévention, aux transformations du corps dues à la maladie ou aux traitements... Des femmes et des hommes témoignent ici de leur parcours, de la manière dont la séropositivité les a conduits à réorganiser leur sexualité.

### Nono rentre dans sa coquille

Du fait de son passé « chaotique » dans la drogue, Nono se doutait qu'il était séropositif, mais les rumeurs sur le sida « l'embrouillaient » et il a attendu plusieurs années avant d'effectuer un dépistage : « Je préférerais mettre des préservatifs avec mon amie séronégative. Pour moi, à l'époque, c'était plus simple que d'aller faire le test qui m'angoissait terriblement. »

Lorsqu'il se décide, le résultat est positif, comme il s'y attend. Mais cette concrétisation sur papier le bloque. Sexuellement et sentimentalement, il a peur d'être condamné. Il craint de contaminer son amie. Celle-ci, de son côté, éprouve une inquiétude, une réticence car elle est mal informée.

En 1996, Nono est hospitalisé pour une grave pneumocystose (infection des poumons). La trithérapie le remet sur pied. Mais il se sent perturbé lorsqu'il entend dire autour de lui que les traitements ont une incidence sur l'érection : « Cela m'a complètement rentré dans ma coquille et j'ai préféré rompre avec mon amie, même si, pendant les huit ans de notre relation, elle est restée négative puisque nos rapports étaient toujours protégés. »

### Juste un petit coucou

Les traitements ont sauvé Nono de la mort et lui ont redonné la pêche, l'envie de manger, d'avoir de nouveau une vie sexuelle. Un jour, par hasard, il rencontre une femme séropositive : « Cette fille était comme moi et je me suis senti immédiatement à l'aise. Elle m'a complètement débloqué sexuellement. » Pour lui, deux personnes séropositives ont une meilleure connaissance de leur pathologie et cela leur permet de mieux gérer leur sexualité. Avant de rencontrer cette femme, Nono ne parlait jamais de sexualité avec son

médecin : « C'était un sujet tabou : j'avais devant moi une blouse blanche qui m'impressionnait trop. » Mais les choses ont commencé à changer : « L'autre jour, j'ai posé à mon médecin la question qui me brûlait les lèvres depuis longtemps : « Docteur, est-ce que je peux faire coucou sans capote dans une femme séropositive, puis éjaculer dehors ou bien mettre une capote juste avant de jouir ? La surcontamination entre deux personnes séropositives existe-t-elle réellement ? » Capote, capote, capote, lui répond le toubib !

Aujourd'hui, Nono vit avec une fille séronégative et pense qu'un homme et une femme sérodifférents peuvent s'épanouir ensemble : « Si la personne en face est bien informée, la pathologie ne perturbe pas les sentiments. Avant, j'avais peur d'un rejet systématique, mais la première femme séropositive que j'ai rencontrée m'a débloqué sexuellement. Je suis même mieux qu'avant : c'est carrément une résurrection ! Pour supporter cette pathologie, le meilleur complément des traitements, ce sont les sentiments et le sexe. »

### Pas plus loin que le flirt

C'est en plein épanouissement sexuel, à dix-huit ans, qu'Arnô apprend sa séropositivité. Il ne change rien à sa vie et continue d'aller d'amant en amant : « J'étais dans l'insouciance totale. Je ne visualisais pas la maladie. Je la considérais comme une MST (maladie sexuellement transmissible), sans une réelle notion de danger mortel. »

Il n'impose pas le port du préservatif à ses partenaires car il considère que les responsabilités sont partagées. C'est seulement dix plus tard que le danger de la maladie se concrétise pour lui, à la suite d'une malheureuse aventure qui le culpabilise et où il se sent sali.

Depuis, ayant peur d'être rejeté, il ne fait plus l'amour, ni avec les filles, ni avec les garçons : « J'ai l'envie, le désir d'aimer, mais j'ai une libido uniquement par la masturbation. » En effet, tout s'arrête dès qu'il est confronté à une autre personne : il se bloque, ne supporte pas qu'on le



Illustration : Stéphane Blot

touche, se trouvant moche et dégoûtant à cause d'un problème de peau. Il ne peut pas aller plus loin que le flirt. « J'ai tellement pris conscience du danger que le cul, c'est fini ! Sexualité zéro ! »

Arnô ne veut plus d'amant de passage, de ce qu'il appelle du « cul vulgaire dans le guetto ». Il ajoute qu'il ne fait pas confiance à la capote à 100 %, mais que si, un jour, on lui prouve scientifiquement qu'il ne peut pas contaminer et qu'il trouve la bonne personne, il se débloquent. Cependant, il n'envisage une relation qu'avec un séropo.

« Je n'ai pas perdu l'espoir de trouver l'âme sœur, mais je ne vais pas me jeter à couilles rabattues dans des back rooms. Je patiente en état d'abstinence. » Au « sexe pour le sexe » dont il ne veut plus, il préfère désormais « les choses simples de la vie » : un foyer, de la chaleur humaine.

### J'aimerais me caser

En décembre 1994, Florence apprend sa séropositivité. Elle va avoir trente-trois ans. Elle ne se protégeait pas systématiquement. « Je me suis dit que je n'avais pas de chance, vu le nombre de copines autour de moi qui baisaient sans ! »

Depuis, elle constate que, quand elle annonce qu'elle est séropo à ses partenaires, elle essuie de nombreux rejets. C'est sans doute pour cela qu'il lui arrive

de « faire sans », car elle estime que les responsabilités sont partagées.

Elle remarque aussi : « Ce n'est pas évident d'avoir capote et gel sur toi en plein feu de l'action. Tu commences à flirter, t'es bien et hop, il faut se lever pour chercher la capote et le gel. Mon copain ne débordait pas, mais je n'arrivais pas à jouer. » Elle a également connu la crainte de la rupture de préservatif, la peur obsédante de contaminer l'autre.

Aujourd'hui elle aimerait « se caser », de préférence avec un séronégatif. Même si elle reconnaît qu'il serait plus simple de vivre avec un séropo, elle n'en rencontre pas un qui se prenne en charge médicalement et socialement : « J'ai besoin qu'on s'occupe de moi et la dernière fois, c'est encore moi qui faisais la nounou. Mon espoir serait de rencontrer quelqu'un qui s'assume, mais ça n'a pas l'air évident. »

Florence remarque que, chez les gays, les séronégatifs acceptent mieux les séropositifs que dans le milieu hétéro. Elle estime aussi que la séropositivité complique les rapports homme femme : « Ce n'est déjà pas facile de rencontrer quelqu'un sans être séropo ! »

### Avouer que j'étais séropo

César a quarante-deux ans. Il est séropo depuis presque vingt ans. Quand il apprend sa séropositivité, on ne connaît pas grand-chose sur le VIH et ses consé-

quences. Dans l'ignorance, il continue sa vie, sans changer ses pratiques.

Ce n'est qu'en 1988 ou 1989, quand on commence à avoir des informations sur le sida et la contamination, qu'il se bloque. « A l'époque, on ne parlait pas en terme élogieux du sida et des séropos et, dans la pratique, pour moi, demander à un partenaire de mettre une capote, c'était lui avouer que j'étais séropo. » Pendant quatre, cinq ans, il se replie sur lui-même en se proposant un plaisir solitaire, en investissant dans des revues, des cassettes, etc.

Après ces années sans rapports sexuels, quand l'idée se répand que le VIH n'est pas réservé aux gays, mais que l'épidémie s'étend aux hétéros et aux toxicomanes, César se sent moins seul : il recommence à avoir des rapports sexuels, en imposant la capote. Il explique qu'il se sent plus à l'aise avec un séropo, non pas pour des raisons de sexe, mais pour des raisons de compréhension et d'ouverture d'esprit.

Pendant trois ans, il vit une grande histoire d'amour avec son ami, décédé depuis. Au début, ils ont des rapports protégés et ensuite plus rien. En ce qui concerne la surcontamination, César pense que les médecins, dans le doute, ont voulu faire de la surprotection : « Moi, je suis encore là, dans le même état, alors que j'ai pris un certain nombre de risques. »

### Responsabilités partagées

César estime aujourd'hui que la prévention ne doit plus être de la seule initiative des séropos : « Après quinze ans de connaissance du sida, c'est un comportement qui doit être partagé. C'est de la responsabilité de chacun : ce n'est pas seulement au séropo de faire la démarche. »

Il avoue que, si l'autre ne demande rien, il ne met pas de préservatif. Au bout de tant années, il ressent un ras-le-bol, un besoin de revenir à ce qu'il estime être les « vraies valeurs » de l'amour et de l'acte sexuel, sans ce préservatif qui, pour lui, représente quand même un obstacle.

Pour César, « la drague, c'est un feeling alors si, en plus des traitements qui dérangent quand même le plaisir et la libido, on doit rajouter un bout de caoutchouc, c'est lourd à gérer ! Quelquefois, même si le désir est présent, sa concrétisation n'est

# Sexe, amour et VIH

REGARD

(suite)



Illustration : Stéphane BLOT

pas là et on reste la queue pendante ! » César n'enterre plus sa libido : il désire réapprendre à avoir du plaisir avec l'autre, sans l'obsession de la protection : « Je ne veux plus que le préservatif me bloque. Et la responsabilité doit être partagée. »

## Le Prince charmant n'est pas séropositif

Quand Xavier, quarante-deux ans, apprend qu'il est séropositif, il n'arrive pas à concevoir ce que cela veut dire dans sa propre vie. A l'époque, il est infirmier et approche des malades du sida : il ne peut s'identifier à eux car il est fier de son corps, avec une sexualité riche et épanouie qu'il veut continuer.

Pour cela, il doit apprendre à gérer le préservatif. Ce n'est pas évident pour un post-soixante-huitard qui mordait la vie à pleines dents. Sous le choc de l'annonce de sa séropositivité, qui arrive à la même époque que le décès de son père, il ressent tout de même une baisse de libido. Dans la vie en société, il adopte une position de clandestinité puisqu'il n'a pas de signes extérieurs de la maladie. En revanche, quand il fait une rencontre, il

annonce sa séropositivité, généralement tout de suite. Et, s'il ne met pas de préservatif, c'est d'un commun accord avec sa partenaire.

Quand on commence à parler davantage du sida dans les médias, que les luttes des associations se font entendre, Xavier annonce sa séropositivité de plus en plus tôt lors des rencontres. Cela lui vaut quelques rejets, à cause de sa double singularité : sa position sociale confortable et son apparence physique plaisent aux femmes ; il représente pour elles le Prince charmant de leurs rêves de gamines. C'est un cocktail douloureux car, dans les contes de fées, le Prince charmant n'est pas séropositif !

Dans sa dernière aventure amoureuse, qui a aboutit à une séparation, le quotidien s'est révélé difficile. Xavier a été confronté à des remarques du genre : « Je ne suis pas ta nounou. » ou : « Prends ton Sustiva, j'en ai rien à foutre ! »

Aujourd'hui, il se remet en cause et constate que la clandestinité qu'il s'était imposée l'empêche de rencontrer quelqu'un qui serait peut-être comme lui. Il a bien essayé les petites annonces, mais il ressent un contexte trop conditionné. Aujourd'hui, il ne souhaite plus vivre une « sexualité d'électron libre ». Il aurait envie de construire une relation stable et solide, mais s'interroge sur le moyen de rencontrer la personne qui correspondrait à son désir.

## Une autre sexualité

Quand Marc apprend sa séropositivité, en 1987, il n'en prend pas vraiment conscience et continue à vivre comme avant, sans mettre de préservatif. Il part six mois en Espagne, sans s'occuper de son suivi médical. A son retour, il apprend la séropositivité de nombreux copains et décide de mettre des préservatifs. Il vit dans un état de révolte, milite pour la prévention à AIDES.

Dans ses rapports sexuels, Marc explique qu'au moment d'avoir du plaisir, il se dit : « Je ne suis plus comme avant : maintenant, il y a du virus en moi. » Cela le

bloque pour avoir une relation suivie : sa dernière grande histoire date de 1988. Depuis, il s'éclate sexuellement en ayant des aventures par-ci, par-là.

Il décide de pratiquer une autre sexualité qu'il découvre à l'âge de trente ans, dans un bar « genre blousance de cuir, etc. ». Il apprend d'autres jouissances qui dépassent le rapport pénétration-préservatif. Cela lui fait du bien de savoir que, tout en étant séropo, on peut s'amuser sexuellement, sans risque, sans monotonie : « J'avais vingt-cinq ans quand j'ai appris que j'étais contaminé. Les plus belles années pour un homo, c'est entre vingt-cinq et quarante. Alors, moi qui aime le sexe, j'ai encore eu plus envie de m'éclater : ce n'était pas le sida qui allait m'arrêter ! »

Depuis deux ans, l'image de son corps ne lui plaît pas et il pense que c'est pour cela qu'il ne trouve personne car « chez les homos, le physique, c'est super important. » Il lui est arrivé de ne pas mettre de capote, mais, très vite, il se bloque en se retrouvant confronté au même dilemme : « Je ne mets rien et je m'éclate, mais, au moment de la jouissance, j'ai devant les yeux un gros VIH. »

Marc conclut : « Mon but, c'était de passer l'an 2000. C'est fait. Maintenant, j'aimerais rencontrer quelqu'un qui ne me prenne pas la tête, avec qui je sois bien. Si, en plus on m'affirmait qu'il n'y avait pas de risque de surcontamination, ce serait vraiment le pied ! »

## Ça me plaît, ce truc-là

Dominique, quarante-cinq ans, utilise le préservatif dès qu'elle apprend qu'elle est séropositive, en 1989. Elle continue à l'employer aujourd'hui. Sa plus grande peur, c'est la surcontamination : elle a connu des gens qui se surinfectaient et pense que c'est pour cela qu'ils sont partis plus vite.

Sa vie sexuelle continue sans problème, jusqu'au jour où elle s'aperçoit que son corps se dégrade à cause des lipodystrophies (anomalies de répartitions des graisses, voir *Remaides* n° 32, pp. 12 à



Photo : Jean AUGUSTIN

21). Pendant deux ans, elle ne fait pas de rencontres, gênée par un gros ventre, des jambes maigres, des veines qui ressortent... « Quand t'as plus de fesses du tout, c'est dur d'assurer. »

Après l'arrêt d'une relation qui a duré deux ans, avec un séronégatif, elle recommence une histoire avec un séropositif et se sent plus à l'aise : « Je ne sortirai plus avec un séronégatif : il ne comprend pas nos états d'âme, nos sauts d'humeur, nos angoisses, nos fatigues. »

Dominique regrette de ne pas avoir utilisé le préservatif avant sa séropositivité. Physiquement, elle ne sent pas la différence, mais elle trouve cela « plus propre », pas seulement à cause du VIH : ayant déjà du papillomavirus sur le col de l'utérus, une hépatite C, plein « d'autres trucs », elle n'a pas envie qu'en plus « on lui remette une MST, un herpès, etc. »

« Je suis une adepte de la capote : ça me plaît, ce truc-là. C'est clair, c'est net, c'est précis : tu passes à la poubelle et c'est fini. C'est aussi bien dans ma tête : ce n'est pas pareil que quand tu as le sperme du mec qui est rentré dans ton corps. Là, le sperme est dans le préservatif qui a atterri dans la poubelle. Si t'en as marre du mec, tu peux le virer de chez toi. »

### Ensemble

A quarante-cinq ans, Dominique ne pense pas tomber amoureuse : « Ce n'est pas mon trip. J'étais comme cela avant. Ce n'est pas la séropositivité qui a changé ma façon de voir les choses : je n'ai jamais mélangé la sexualité et les sentiments. » Si le VIH lui a « foutu un coup sur la tête », il a aussi accentué sa méfiance par rapport aux hommes. Avant, quand un homme lui plaisait, elle allait vers lui. Aujourd'hui, ça la fatigue...

Dominique est contente d'avoir fait partie de la génération 1968 : elle en a bien profité et constate que le VIH ne lui a pas pris toute sa sexualité. Aujourd'hui, le préservatif met une distance entre elle et son partenaire et c'est finalement une libération pour elle.

Malgré tout, elle reconnaît que la solitude commence à lui peser. Mais elle ne désire pas non plus se retrouver à vivre seule avec un mec. Pour Dominique, l'idéal serait d'habiter dans une espèce d'immeuble thérapeutique où il y aurait plein de gens comme elle qui auraient leur appart, leur vie, mais « en sachant qu'on est tous là, ensemble. »

Christine WEINBERGER

## Continuons à nous protéger !

**Il n'est pas toujours facile de maintenir au long cours les pratiques de prévention. De nombreuses personnes parlent, à ce sujet, de responsabilité partagée (avec la ou le partenaire). Nous tenons à dire que, de notre point de vue, cette notion ne doit pas servir de prétexte à un désengagement personnel, à une moindre protection de soi et de l'autre. La transmission sexuelle du virus du sida et des hépatites reste une réalité et, aujourd'hui, les maladies sexuellement transmissibles sont en augmentation. Les risques de surcontamination ne doivent pas non plus être négligés (voir p. 34). Alors attention, séropo ou pas, le moment n'est pas venu de baisser la garde ! Il importe, au contraire, de trouver un nouveau souffle pour continuer à se préserver et à préserver l'autre.**

Remaides